

Moebius

Qui meurt a ses lois de tout dire : Notes

Étienne Lalonde

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/14337ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, É. (2005). Qui meurt a ses lois de tout dire : Notes. *Moebius*, (105), 127–130.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ÉTIENNE LALONDE

Qui meurt à ses lois de tout dire

(notes)

J'ai l'idée d'agression,
il m'arrive d'atteindre, de peindre non plus le rêve
mais cette voix de la peste, mêlée de gestes sombres,
de sang mauvais,
à la fois niée dans la dureté d'une proie d'abandon
qui accroche,
délimitant au drame mes premiers grands cauchemars.

Mes paumes offertes écartent l'usure,
ta robe qui brûle au revers de la croix.

*

Le sang appelle le sang, mes armes dans vos yeux,
si quelques drames offrent à l'ensemble du cri
cette musique d'un air froid simplement pour tomber.

*

Offert aux ombres, aux tombeaux qui nous guettent,
j'attends ce qui prend feu, dérangées,
mes voix signent là leur défaite, morcelées dans le cri.

Seul avec l'abîme, tel un chant dans le désordre,
une litanie aveugle, un contre-ordre
aux désirs avoués dans les centres coupés ;
le même air fade durci au regard,
mes signes de croix brusquement pleins de fautes
dans la fatigue de l'histoire,
à peine les rites d'une ressemblance qui nous fige,

le regard aux encres cassées,
mes entailles sales que suspend la menace.

*

La peur sèche à la place des yeux,
mon sacrilège fend dans une sorte de limbe
cet espace rire mort par le jour infirme,
mon destin accompli après le combat.

Autour, il n'y a plus que des corps
clouant des corps à l'inutile pardon ;
un enfant gâché par sa belle science du pire,
sa tête qui tombe avec un bruit de bête,
sa beauté éventrée à genoux face au soleil.

Nous laisserons très près du désastre
un temps mort dans la constance du meurtre,
une beauté terroriste face à l'ordre des choses.

*

Ma beauté est cadavre.

Je rêve dans l'autre nature,
je ne suis que ratures,
une inversion parmi tous les regards
qui se fixent au point de chute,
à peine une lame,
la musique s'y déchire où la gorge se resserre.

Malade, je suis le peuple qui manque,
un peuple défait par ses états de grâce
quand les masques tombent, tragiques,
pourris lentement après la longue enfance
figée sur ses croix pour apprendre à mourir.

*

Pour du pain, du sang, que j'y crache mon lait,
je suis tous les mensonges et la peste pour durer.

Même pour un travail que le sommeil accuse,
vers ce qui casse à la naissance,
mon âme n'est qu'un creux déformable par l'acte,
rajoutant du silence avec l'accent taché.

J'y refais le motif, y prolonge mes crimes,
cette dureté contre mes actes, mes couleurs
d'agression ;
cette musique arrachée même dès le plus jeune âge,
déchirant les sentences au milieu de l'hiver.

*

Ton portrait rôde / hante / noircit les marges
où le crime demeure.

Ton portrait desséché
n'est tout au plus qu'une lame
ne raccrochant au visage enfiévré
qu'une succession de rides à trahir.

Cependant, tu divises le désordre,
les générations mortes, la profondeur des plaies,
tu questionnes les failles, les morsures en silence,
cette logique heurtée à même le hasard, où la peur
s'enfoncé,
se divise et s'emporte, de visage en visage,
pour les fables brisées, les pensées déchirées
au rythme des croisades, ployant ce qui meurt au
silence,
la crainte pendue aux yeux,
planifiant l'ouvrage au dernier massacre.

Autrement, le plieur reste et s'enferme
au plus noir des frontières,
au plus noir d'autres plaies ;

ses paumes gercées sans jamais retourner
son cuir tatoué qu'il déchire en criant.

*

L'ensanglanté reprend ce que l'on tue en rêve,
ses regards épuisés, ses drames désertés,
ses paumes ouvertes, offertes au ciel
comme un vitrail blessé.

Au départ, ses armes chaudes, figées,
refermées dans l'offrande.

Sa tête pleine de cadavres et de langues étrangères,
seule crochetée pour la brève leçon du corps qui
renverse,
tirant Dieu dans sa chute.